

ignorance de ses lois; ou bien on y admet un autre mode de causalité et un autre principe que celui du mécanisme, et l'on regarde comme réelle la fin que nous lui attribuons. De là deux sortes de systèmes dont l'un regarde la finalité de la nature comme apparente, idéale, et l'autre comme réelle, et que Kant désigne et distingue, à cause de cela, par les expressions d'idéalisme et de réalisme de la finalité de la nature. Chacun de ces deux genres de systèmes se subdivise en deux espèces particulières. Parmi les systèmes pour qui la finalité n'est qu'apparente, idéale, les uns rapportent tout à des causes purement physiques agissant au hasard, — tel est le système d'Epicure —, les autres remontent au delà de la nature, à une cause hyperphysique, dont les déterminations nécessaires produisent fatalement tout ce qui est et cette apparence même de finalité que nous rencontrons dans la nature, — tel est le système de Spinoza. Les systèmes qui regardent la finalité de la nature comme réelle sont aussi de deux espèces. Ou bien on attribue au monde lui-même une puissance naturelle, analogue à une faculté agissant d'après des fins : cette puissance, c'est la *vis de la machine*, soit qu'on la rapporte à la matière elle-même, soit qu'on la fasse dériver d'un principe intérieur vivant, d'une *âme du monde*. On reconnaît là la doctrine des stoïciens. Kant désigne cette espèce de système en général sous le nom d'*hylozoisme*. On bien, enfin, pour expliquer la finalité de la nature, on remonte au delà de la nature, à la cause de la nature, à un être qui, par elle-même, quelle qu'elle soit, n'a aucune intelligence, et c'est le *théisme*. Dans le premier cas, le réalisme de la finalité de la nature est *physique*; dans le second, il est *hyperphysique*. Dans le premier cas, on se représente la nature comme un dieu animé (spinozisme); dans le second, on se représente la nature comme un dieu vivant (théisme). Les quatre grandes solutions dogmatiques de ce problème ont été énoncées par le philosophe sur le problème grammatical de la nature. Aucune d'elles, selon Kant, ne saurait être démontrée. D'abord ni l'épicurisme ni le spinozisme, qui nient la possibilité d'une finalité de la nature, ne peuvent rendre compte de nos jugements téléologiques. Les systèmes qui accordent de la réalité aux causes finales sont-ils plus satisfaisants? Attribuer la vie à la matière implique contradiction, puisque l'inertie en est la caractéristique essentielle. D'un autre côté, supposer une âme du monde, comme les stoïciens, et faire de la nature une sorte d'animal, est une hypothèse dénuée de fondement. Car, d'une part, nous ne saurions la justifier *a priori*; et, d'autre part, comment la confirmer par l'expérience? Comme nous ne pouvons nous faire aucune idée de la nature que par les êtres organisés, nous ne pouvons, sans tomber dans un cercle vicieux, invoquer le principe même de la vie pour leur expliquer. Enfin, si le théisme a l'avantage d'arracher à l'idéalisme la finalité de la nature, en attribuant à Dieu la faculté de vouloir premier, et en invoquant une causalité intentionnelle pour expliquer cette finalité, il ne saurait prouver sa thèse, car il ne saurait établir que le principe téléologique diffère en réalité des temps modernes, et que la distinction que nous établissons entre ces deux principes est, selon Kant, indispensable, comme celle du réel et du possible, du vouloir et du devoir, du contingent et du nécessaire; mais elle est relative à la constitution de notre esprit, et elle disparaît dès qu'on suppose un entendement consistant autrement que le nôtre, comme celui que nous devons attribuer à Dieu.

Critique et d'histoire (ESSAIS DE), publiés en 1858 par M. Taine. Parmi les écrivains sortis de l'école normale, M. Taine est sans contredit un des esprits les plus vigoureux, les plus entiers. Il a un système à lui vers lequel tout converge, et ce système il l'expose, le démontre, le défend et l'applique dans ses *Essais de critique*. Sa pensée ne connaît ni atténuation ni détour. Chacun de nous n'est qu'une machine dont un ressort principal détermine tout le mouvement. Ce grand ressort découvert, toute la machine est connue, et le groupe de faits subordonnés à un fait principal, une définition souveraine, une formule créatrice, qui contient tout le reste et y substitue, le monde rempli, l'histoire de l'humanité ou de l'individu, la science, voilà les avantages qu'il nous promet comme conséquences de sa méthode. La faculté dominante d'un siècle, d'un peuple, vous explique le siècle, le peuple tout entier. La thèse de la faculté dominante doit renouveler toute la critique et en changer l'objet; de littérature elle deviendra scientifique. Elle avait le goût et le sentiment pour guides, elle prendra la raison pour règle et la dialectique pour instrument, et se proposera pour but d'enchaîner une série d'effets sous un système de lois. Heureusement que pour M. Taine l'exactitude mathématique ne l'empêche pas de se promener dans les libres espaces de la science et de l'art. Son style est orné, vif, coloré, animé; sa pensée a des échappées polaires.

Les *Essais de critique et d'histoire* contiennent des analyses de ses peintures très-complètes et très-vives. L'Angleterre y est représentée par trois noms importants, ceux de MM. Macaulay, Charles Dickens et Thackeray. L'histoire animée, vivante, intéressante

et variée, telle que la conçoit le premier de ces écrivains, est exposée dans tout son jour. M. Taine nous montre les qualités essentielles nationales de Macaulay et celles qui lui appartiennent plus personnellement. Il éclaire son sujet par des comparaisons et nous fait sentir la faculté dominante de l'historien anglais aux facultés dominantes des grands historiens de notre pays; parallèle fort curieux! « Le génie d'un homme, dit l'auteur, ressemble à une horloge; il a sa structure, et parmi ses pièces un grand ressort. Démêlez ce ressort, montrez comment il communique le mouvement aux autres, suivez ce mouvement de pièce en pièce jusqu'à l'aiguille où il aboutit. Cette histoire intérieure du génie ne dépend point de l'histoire extérieure de l'homme et du temps. En France, M. Taine étudie Flécherier à propos de la réimpression de ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, et à propos de Flécherier, la société féodale et le xviii^e siècle dans leur fusion et leur contraste. Les *Mémoires* de Saint-Simon fournissent au critique l'occasion de suivre les transformations de la monarchie. MM. Guizot et Michelet, Troplong et de Montalembert le ramènent aux idées et aux choses contemporaines.

Dans chacune de ces études revient le système de l'auteur avec ses formules, mais la méthode en est plutôt rapide que soutenue. Les hommes sont définis, mais ils ne restent pas dans l'abstraction où l'auteur les pose; ils sont de leur cadre, ils marchent, ils agissent, ils ont leur vie. Ce qui importe dans la méthode en deux mots que Macaulay, comme Taine-Live, est un historien orateur, M. Guizot un historien philosophe, M. Thiers un historien vulgarisateur, et c'est étonnant que l'historien artiste, si c'est être artiste, ne dispensent pas l'auteur de faire de chacun d'eux un excellent portrait? Tout en censurant l'exclusivisme du système de M. Taine, admirons en lui l'artiste dont la méthode a glacé la main, l'écrivain chaleureux. Les *Essais* vous attirent et vous retiennent, que vous soyez partisan ou non du système de leur auteur, par l'intérêt du sujet, par le relief des peintures, par une critique vigoureuse et pétrifiante, et surtout par le talent souverain du style.

Critique et d'histoire (ESSAIS DE), par Léo Joubert (1863, 1 vol.). Ces *Essais*, publiés séparément dans quelques périodiques, nous sont pas les chapitres d'un ouvrage, mais des études sur des sujets divers; à défaut d'autre unité, elles ont celle du but et de la méthode. Ces *Essais*, dit l'auteur, sont une application de la critique à l'histoire; et l'histoire politique, historique religieuse, histoire littéraire. Il fait observer avec raison que c'est de nos jours seulement que la critique a été appelée à servir, avec méthode, son concours nous ne pouvons nous dispenser de constater la nécessité et la fécondité de ces rapports, désormais indispensables. La critique n'a pas entièrement fait défaut chez les Grecs; mais la rhétorique l'a remplacée chez les modernes jusqu'au xviii^e siècle. Toutefois de précieux matériaux, leur existence amoncelés et péniblement recueillis, ont permis aux historiens vivants de nos jours d'obtenir de beaux résultats dans l'étude des temps modernes, y compris le moyen âge. Par malheur, l'antiquité n'a pas été aussi heureuse que la période écclésiasique, féodale et monarchique. « Et c'est de nos jours, reprend l'auteur, traitant presque exclusivement de l'antiquité, qu'il faut demander à des étrangers mes exemples de l'unité féconde de la critique et de l'histoire. La série de travaux qui, depuis Justus Lipsius, M. Cornwall Lewis, et passant par Niebuhr, a dégagé l'histoire romaine de la masse de fictions et de rhétorique sous laquelle elle était ensevelie, en est un des plus remarquables. Mais c'est surtout l'*Histoire de la Grèce* de M. Grote qui nous en offre le modèle achevé. Quant aux résultats obtenus, les *Essais* sur Grote, C. Lewis, Houlière et l'âge homérique, la poésie lyrique chez les Grecs, la chute de la république romaine, signifient quelques-uns dont il est inutile de nous occuper de faire ressortir l'importance. « L'idée mère de ce livre est la perpétuité de la civilisation gréco-romaine, thèse dont le développement serait une œuvre immense, mais on ne peut contester que le fond de la civilisation moderne n'ait pour base le sol défriché par l'antiquité, par le monde gréco-romain. Le christianisme et les Germains ont apporté des éléments nouveaux, des semences nouvelles; ils ont pu modifier la culture du patrimoine antique; ce patrimoine n'en reste pas moins l'apanage des peuples européens.

Cette unité du but et de la méthode donne un caractère original aux *Essais* de M. Joubert; elle en fait aussi la cohésion. La première moitié du livre est consacrée à la Grèce, et l'autre moitié, sauf trois études sur des auteurs modernes, à l'histoire de Rome. En analysant les travaux d'autrui, le critique n'abandonne pas ses idées personnelles. Il ne se contente pas de louer ou de critiquer, il compte fier de son ouvrage, et en même temps il pense pour son propre compte. Armé d'une érudition redoutable, il est à l'aise dans les matières qu'il traite, soit qu'il s'agisse des notions d'histoire, des représentations des deux termes représentation et chose. M. Renouvier, au contraire des philosophes qui posent tout d'abord le moi et ne voient dans les représentations que des aspects différents du moi, ne pose d'abord que des représentations

indépendantes du moi, qu'il ne connaît pas. C'est par les phénomènes que les choses arrivent à notre connaissance, et la possibilité d'autres choses existant qui ne sont pas données par les représentations, mais l'existence de ces choses tombe sous la croyance et non sous la connaissance. Il démontre ensuite par l'analyse, que ni l'espace, ni le temps, ni la matière, ni le mouvement n'existent en soi. La connaissance ne nous donne qu'une série infinie de phénomènes, et non une unité absolue de substance. La nécessité de poursuivre son analyse l'oblige à diviser et à classer les représentations, ce qui s'appelle, en langage reçu, « faire une psychologie. » Il distingue trois attributs dans la représentation: 1^o l'attribut intellectuel, qui est la représentation représentative; 2^o l'attribut affectif, qui est la représentation considérée comme productive d'elle-même ou de quelque représenté; 3^o l'attribut objectif, par lequel la représentation s'appelle plaisir, peine, etc. Il combat les données métaphysiques qui voient dans les phénomènes les attributs et les modes d'une substance supposée la vraie chose de soi. Mais il se trouve avec lui un nombre d'idées générales. Il passe d'abord en revue l'ordre des phénomènes; le phénomène est toujours composé et toujours relatif à d'autres phénomènes; mais les abstractions n'ont omis aucune; le quaternaire est universel et permanent; le quaternaire des idées générales. Il passe d'abord en revue l'ordre des phénomènes; le phénomène est toujours composé et toujours relatif à d'autres phénomènes; mais les abstractions n'ont omis aucune; le quaternaire est universel et permanent; le quaternaire des idées générales. Il passe d'abord en revue l'ordre des phénomènes; le phénomène est toujours composé et toujours relatif à d'autres phénomènes; mais les abstractions n'ont omis aucune; le quaternaire est universel et permanent; le quaternaire des idées générales.

Critique générale (ESSAIS DE), ouvrage de M. Renouvier, divisé en quatre essais, dont le premier seulement est paru; le premier traite de l'analyse générale et des données de la connaissance; le second de l'homme, de la certitude, de la raison, des probabilités et des systèmes; le troisième de la religion, des religions et de la morale; le quatrième, qui est encore inédit, traitera de la politique et du contrat social. Nous voyons déjà, par l'énoncé des matières de ces quatre volumes, la méthode adoptée par l'auteur et le but auquel il se propose de parvenir. L'analyse générale est dans l'analyse de la connaissance, par laquelle il commence la série destructive de ses études. La connaissance étant acquise, il examine comment l'homme arrive à la certitude et par quelles facultés il s'assimile la forme des données de la connaissance; c'est dans la psychologie qu'il trouve l'origine des religions et de la morale, et il achève son œuvre en montrant que la science et le droit de la politique et du contrat social. Ce coup d'œil général sur la marche méthodique qu'il a suivie est insuffisant pour donner une idée de l'analyse que M. Renouvier, mais il est utile pour en faciliter l'intelligence. Les matières sont très-ardues et très-complexes, et il faut reconnaître que l'auteur possède un style peu éloquent qui obscurcit singulièrement les plus belles et les plus importantes parties de son œuvre. Mais si l'on considère la science de l'auteur, sa sincérité personnelle, sa vigueur de ses conceptions, la sûreté de ses analyses et les résultats obtenus, il faut reconnaître que ses *Essais de critique générale* sont un des livres philosophiques les plus sérieux, les plus profonds et les plus originaux que ce siècle ait produits en France; mais on est bien forcé de lui dire, avec Proudhon, que l'éloquence est une partie de la vérité.

Premier essai : analyse générale de la connaissance. — L'auteur a divisé la connaissance en philosophie de son temps, s'est persuadé que l'analyse ou il les a trouvées avait pour cause une critique insuffisante de la connaissance; il a donc résolu d'analyser dans toute cette œuvre inachevée ou manquée. Des premières lignes de sa préface, nous comprenons que nous avons affaire à un homme qui se propose de nous soumettre toutes les choses à une critique positive. Il prétend tout d'abord les métaphysiciens qui prétendent pénétrer la substance, mesurer l'infini, construire l'absolu et affirmer les contradictions; à remplacer les notions de la science et de la morale; à la critique cartésienne de l'absolu; à la critique cartésienne de l'absolu; à la critique cartésienne de l'absolu; à la critique cartésienne de l'absolu.

Deuxième essai : de l'homme. Dans le premier *Essai*, M. Renouvier nous a démontré que, sans les phénomènes, il n'y a pas connaissance, et que les phénomènes ne nous sont pas donnés par la représentation. Mais les représentations rentrent dans des lois générales qu'on appelle *catégories*. Les catégories sont la relation, le nombre, la position, la qualité, le mouvement, l'étendue, la finité, la personnalité. Chacune de ces catégories affecte elle-même trois formes. Il examine à part chacune de ces catégories; il la soumet à cet examen rigoureux qui procède non par des définitions (lesquelles ne sont toujours que des tautologies), mais par des analyses très-subtiles et très-habiles. Nous serons obligé de laisser cette partie de son œuvre pour arriver aux résultats et aux conclusions. Il considère et analyse l'homme sous tous les différents aspects de son être; chaque fois qu'il trouve en chemin une doctrine philosophique quelconque, il la soumet à sa critique; c'est ainsi qu'à propos de l'homme physique et organique, il examine l'animisme, la monadologie, le vitalisme et la méthode d'Aristote, et fait justice de toutes les imaginations métaphysiques. Les facultés et les passions de l'homme n'existent pas en soi; elles ne sont que l'homme considéré dans telle action ou dans tel rapport. Ce sont des fonctions: M. Renouvier ne comote aucune; il prend donc l'homme tout à tour comme sonalité, comme une intelligence; il cherche les conditions originaires et la nature du langage. Quand il arrive à la conscience, il demande tout d'abord les conclusions aux différents méthodes des psychologues. Ces méthodes sont au nombre de trois: 1^o il y a d'abord la psychologie matérialiste, qui est un véritable dogme; la psychologie spiritualiste ou rationnelle; et enfin la psychologie idéaliste ou transcendantale, qui est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables.

Troisième essai : de la religion. — M. Renouvier nous a démontré que la religion est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables.

Quatrième essai : de la morale. — M. Renouvier nous a démontré que la morale est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables.

Critique de l'histoire. — M. Renouvier nous a démontré que l'histoire est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables.

Critique des femmes. — M. Renouvier nous a démontré que la critique des femmes est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables.

Critiques diverses. — M. Renouvier nous a démontré que les critiques diverses sont un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables. Mais il est un fait et une vérité d'expérience, et que l'auteur analyse avec une précision et une exactitude remarquables.

CRITIQUE. Ce mot a été employé par les philosophes pour désigner la critique de l'homme, de la religion, de la morale, de l'histoire, etc. Mais il a été employé aussi par les critiques pour désigner la critique de la critique, c'est-à-dire la critique de la critique. Cette critique de la critique est une œuvre importante, car elle permet de mieux comprendre la portée et les limites de la critique elle-même. Elle est une œuvre de haute portée intellectuelle, qui nécessite une attention particulière de la part de ceux qui s'intéressent à la philosophie et à la science. Elle est une œuvre de haute portée intellectuelle, qui nécessite une attention particulière de la part de ceux qui s'intéressent à la philosophie et à la science.

CRITIQUE. Ce mot a été employé par les philosophes pour désigner la critique de l'homme, de la religion, de la morale, de l'histoire, etc. Mais il a été employé aussi par les critiques pour désigner la critique de la critique, c'est-à-dire la critique de la critique. Cette critique de la critique est une œuvre importante, car elle permet de mieux comprendre la portée et les limites de la critique elle-même. Elle est une œuvre de haute portée intellectuelle, qui nécessite une attention particulière de la part de ceux qui s'intéressent à la philosophie et à la science. Elle est une œuvre de haute portée intellectuelle, qui nécessite une attention particulière de la part de ceux qui s'intéressent à la philosophie et à la science.